

Ariane Cordeau, David Goudreault, Jean-Marc Beausoleil

Marie-Michèle Giguère

Number 160, Winter 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82004ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Giguère, M.-M. (2015). Review of [Ariane Cordeau, David Goudreault, Jean-Marc Beausoleil]. *Lettres québécoises*, (160), 26–27.

☆☆☆ ½

ARIANE CORDEAU

Moitié vrai

Montréal, Leméac, 2015, 208 p., 21,95 \$.

Le sens de la famille

La vie sage de Marie est bousculée lorsqu'une information nouvelle sème le doute sur ses origines: jolie quête de la figure paternelle qui s'avère aussi une quête de soi.



Elle devait venir à bout du père biologique qui se terrait dans le coin.

Elle avait quand même fait tous ces kilomètres... (p.115)

Marie est avocate à l'aide juridique. « Depuis dix ans, elle touch[e] un maigre chèque de paye à fréquenter de la racaille, à représenter des tordus. » Elle a le même amoureux depuis trois ans, on ne sait pas trop si elle est amoureuse. On la devine juste assez mal dans sa peau, ses choix.

Il y a, d'un côté, Pierre, son père, avocat à succès, homme froid et déterminé, qui vit sur la Rive-Sud de Montréal. Et de l'autre, sa mère, Christine, plutôt bohème, établie dans Charlevoix avec un fils désormais adulte qu'elle a eu seule après son divorce.

En quittant le palais de justice après un procès où, maladroite, Marie a bafouillé en terminant sa plaidoirie, Pierre lui demande de passer chez lui pour récupérer des effets personnels de Christine, qui l'a pourtant quitté il y a très longtemps. Ce soir-là, Marie découvre que sa mère aimait un autre homme lorsqu'elle est tombée enceinte de Pierre. Cette information bouscule tout, Marie se demande si cet homme qu'elle trouve si dur face à elle est bien son père et se met à s'imaginer des origines autres.

S'ensuivent le doute, l'affrontement avec sa mère, l'avion, le train et les démarches pour retrouver une personne avec qui elle croit désormais avoir des liens, cet autre homme qui pourrait être son père: c'est ce schéma, tant de fois exploité ailleurs, qui se déploie sous les yeux du lecteur. Le résultat, pourtant, est une agréable surprise: un livre doux et posé, certes maladroit par moments, mais porté par une kyrielle de personnages complexes et attachants.

Comme un joli film

Il y a dans ce roman plusieurs quiproquos et revirements de situation que l'on voit venir, quelques fils blancs qui traînent ici et là. Pourtant, les personnages sont riches, bien campés sans être caricaturaux, et les liens qui se tissent entre eux sont crédibles, émouvants. Mieux: ce que leurs tiraillements disent de l'être humain fait du bien sans faire fleur bleue, reconforte par la justesse du ton plutôt que par un excès mielleux.

En plus de la quête de Marie sur ses origines biologiques, *Moitié vrai* brosse le portrait d'une multitude de relations familiales, de la complexité des liens qui peuvent exister au sein d'un clan: les « chialeux » qu'on aime malgré tout, les secrets que l'on pardonne, la tendresse que l'on dissimule, les fausses idées que l'on traîne (voir plus haut). Et c'est peut-être ce que l'auteure dépeint le mieux, ces familles: « Ils étaient là, bruyants, heureux, résolus. Envahissants. »

Ariane Cordeau

Moitié vrai

LEMÉAC



ARIANE CORDEAU

On dirait un joli film: on se laisse attendrir malgré quelques rebondissements prévisibles. Est-ce que ce sont les jolies scènes de repas de famille à la campagne qui donnent cette impression? Peut-être. Mais *Moitié vrai* est plus qu'un agréable récit. C'est aussi une voix; une plume, sobre et agile, qui fait de cette tendre quête un véritable objet littéraire.

☆☆☆ ½

DAVID GOUDREAU

La bête à sa mère

Montréal, Stanké, 2015, 232 p., 22,95 \$.

Un tout petit bandit

De mensonge en menu et gros larcin, un jeune adulte arraché à sa mère dépressive alors qu'il était enfant se précipite tout droit vers sa perte.

Les petits et les grands voyous, ceux qui causent du tort à l'un puis à l'autre graduellement, on les a souvent fabriqués, collectivement. *La bête à sa mère* raconte l'émergence et la chute d'un être détestable, façonné ainsi par une enfance à en pleurer.

Le narrateur de *La bête à sa mère* entretenait les sentiments les meilleurs pour sa maman, même si « elle se suicidait souvent », ou du moins essayait. Lorsque les services sociaux décident de le retirer définitivement du foyer familial, il commence à commettre des bêtises. Se succèdent alors les familles d'accueil, souvent peu aimantes, et les frasques de plus en plus agressives de l'adolescent.

Pour se payer amphétamines, cigarettes et alcool, le jeune adulte accumule les petits crimes à son image: faciles, lâches. Il fuit les appartements qu'il loue lorsque le loyer est en retard et qu'on le lui réclame, baise les filles qu'il peut — même si elles l'attirent peu ou pas —, leur raconte des mensonges, perpètre de petits vols, tue des animaux.

Haïssable petit escroc

Le décalage immense entre ce qu'il dégage et la perception qu'il a de lui-même fait sourire: sa collègue Laura lui avoue qu'il lui fait penser



au personnage de Lennie dans *Des souris et des hommes* de Steinbeck alors qu'il s' imagine en gangster à succès. Mais à la différence de celle de Lennie, sa bêtise n'est pas attendrissante, bien au contraire.

Sans doute que l'addition d'une confiance en lui-même démesurée, d'une enfance arrachée et de son désir si intense de retrouver sa maman devrait faire de ce personnage un être attachant malgré tout, émouvant dans sa violence. *La bête à sa mère* offre toutes les clés qu'il faut pour le comprendre. J'ai vu les procédés — souvent habilement menés — qui auraient dû me permettre de découvrir les frasques de ce personnage avec un sourire doux-amer, malgré cette propension à tuer les chats, à mépriser les femmes. Mais je n'y suis pas arrivée. Je me souviens d'avoir pensé, en cours de lecture, « voilà un des personnages les plus haïssables que m'ait donné à voir un roman ».



DAVID GOUDREULT

Fallait-il seulement que ce petit voyou fasse sourire ? Bien sûr que non. Au contraire, le roman est d'autant plus troublant qu'il montre un jeune adulte que tout a poussé vers la délinquance, la facilité, l'égoïsme. Et pourtant, cet agacement face à lui demeure le même. « Où est passée ma compassion ? » me suis-je demandé. C'est sans doute en cette contradiction entre notre compréhension — sociale, intellectuelle — de cette roue de la misère qui tourne et de notre incapacité, pourtant, à passer outre ce qui nous repousse chez ce personnage, que réside le vrai tour de force du roman : *La bête à sa mère* nous jette à la figure le véritable défi que posent ceux qui n'ont eu aucune chance lorsqu'ils tournent mal.



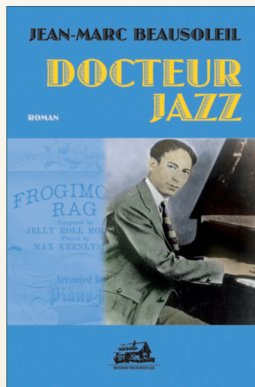
JEAN-MARC BEAUSOLEIL

Docteur Jazz

Notre-Dame-des-Neiges, Trois-Pistoles, 2015, 248 p., 27,95 \$.

Passion jazz

Des péripéties d'un pianiste de jazz montréalais aux tribulations folles d'un des grands jazzmans de l'histoire, *Docteur jazz* raconte d'abord et avant tout la passion pour une musique enracinée dans ce continent.



JEAN-MARC BEAUSOLEIL

On ne parle pas assez souvent de la matérialité de la musique. Les ondes sonores qui vibrent dans l'air sont palpables. Là, je l'ai senti, j'étais touché par la grâce. La modeste perfection de cette voix m'enrobait et me caressait. [...] La voix lumineuse de l'espoir surgie de l'oubli de la nuit. (p. 94)

Paul Bouchard est pianiste de jazz. Sa vie professionnelle est surtout faite de contrats dans les bars et les hôtels. Il a « commencé à jouer dans les bars bien avant d'avoir l'âge de les fréquenter ». Mais cette précarité qui dure n'est pas inquiétante. Sa femme, artiste visuelle, gagne très bien sa vie. Au moment même où leur garçon devenu grand quitte la maison pour étudier à l'étranger, une magnifique occasion se présente à Paul : une riche mécène lui propose un agréable contrat, c'est-à-dire enregistrer un disque autour de l'histoire du jazz, un projet qui pourrait les mener, lui et ses acolytes, à effectuer des tournées dans les écoles, le genre de contrat stable tant recherché dans le milieu à la fois effervescent et incertain du jazz montréalais.

En plus de devoir sélectionner avec soin les chansons du répertoire de jazz qui figureront sur l'album — faire l'histoire de cette musique en douze chansons n'est pas une mince affaire —, Paul devra réunir autour de lui les musiciens et la chanteuse dont il a besoin pour enregistrer le tout. Si certains sont fiables et organisés, Mélodie, la chanteuse sur laquelle compte Paul, est aussi imprévisible que talentueuse.

Pour faire ses choix de chansons dans la préparation du disque, Paul est guidé par Edward, un vieux musicien qu'il fréquente depuis longtemps. Dès qu'il lui parle du projet, Edward commence à lui raconter

l'histoire d'un des pionniers du jazz, Jelly Roll Morton. Le véritable héros du roman, c'est lui : un jazzman né en 1885 à La Nouvelle-Orléans, dont la vie personnelle est aussi rocambolesque que sa musique est riche. Les péripéties qui ont marqué son histoire sont à mille lieues des petits tracas de Paul : est-ce que sa femme le trompe avec ce jeune hockeyeur alors qu'elle travaille à une murale pour un centre sportif ? Mélodie daignera-t-elle enfin venir à une pratique avec le groupe ?

L'histoire du jazz

Même si c'est le destin de Morton qui émerge et, avec lui, l'histoire du jazz, son récit n'est pas raconté avec la même habileté que celui de Paul. La vie de Jelly Roll est racontée à la troisième personne, de manière beaucoup moins incarnée, vivante, que celle de Paul. Cette vie de musique et de misères a tout du romanesque, mais elle est traitée de manière un peu scolaire, didactique. La vie de Jelly Roll Morton, telle qu'elle est livrée ici, n'a pas le swing qui semble pourtant émaner du personnage.

Docteur Jazz propose une habile incursion dans le milieu du jazz montréalais. La passion et la connaissance de l'auteur de ce vaste univers ne font pas de doute. Dommage toutefois que les deux fils narratifs, s'imbriquant un peu maladroitement l'un dans l'autre, n'aient pas la même puissance.